

CHAPITRE PREMIER

Démission

Dans la chaude splendeur de cet après-midi de printemps, un gentleman d'apparence modeste mais sympathique qui arpentait Piccadilly s'engagea dans Halfmoon Street pour rentrer chez lui. Son air soucieux ne se dérida point en présence du personnage qui l'attendait dans son studio, bien calé dans son meilleur fauteuil, ayant à portée de main tabac et whisky, et lisant un volume de sa bibliothèque.

Ce personnage était évidemment un Anglais, encore que sa physionomie présentât quelques traits d'origine orientale. Le gentleman à l'air soucieux était sans conteste de race gallique, bien que son costume et ses allures fussent purement anglais et qu'il parût même un peu étonné de s'entendre saluer d'un nom bien français.

Car l'Anglais, déposant son livre sur le parquet, s'était levé du fauteuil et lui tendait une main cordiale en s'exclamant : « Comment va, monsieur Duchemin ? »

L'autre, après une légère pause, répondit, évasivement : « Oh, "Duchemin", c'est de l'histoire ancienne Mais, vous-même, comment allez-vous, Mister Wertheimer ? »

La poignée de main échangée, M. Duchemin déposa son chapeau, sa canne et ses gants de chamois tandis que son ami, planté en face d'une cheminée sans feu et exposant les mains à une flamme imaginaire, dissimulait sous un aimable reproche la curiosité éveillée en lui par son air préoccupé :

« Jolie habitude que vous avez de faire attendre vos amis. Je viens de passer ici plus de deux heures d'un temps que je dois au service de Sa Majesté.

— Comment pouvais-je deviner que vous auriez le front de vous introduire ici en mon absence et d'user de mon petit matériel ? riposta Duchemin, tout en se servant à son tour du tabac et du whisky. Mais on ne sait jamais quel nouvel outrage vous réserve le destin...

— Après vous le whisky, s'il en reste. Dites donc, je voudrais bien savoir comment un étranger ignare réussit à se procurer ce liquide d'avant-guerre. » Mais sans attendre qu'on lui refusât ce renseignement, Mr. Wertheimer reprit : « À en croire le témoignage de votre mine et de votre humeur, vous êtes allé cet après-midi aux quais de Tilbury accompagner au bateau Karlake et Sofia.

— Si vous faites souvent preuve d'une telle intelligence dans votre profession, mon cher, vous irez loin...

— Et cette expérience vous a laissé un peu triste.

— Je suppose que vous non plus, vous ne trouvez pas qu'il est agréable de se séparer de ceux qu'on aime.

— Mais quand c'est pour leur bien...

— Oui, je sais, concéda Duchemin. S'il arrivait quelque chose à Karlake, Sofia en aurait le cœur brisé, mais...

— Et après le rôle qu'il a joué dans cette affaire Vassilievski¹, ce n'est pas en restant en Angleterre qu'il pourrait espérer prolonger beaucoup sa vie.

— J'en conviens, mais quand même !... soupira Duchemin en se laissant choir dans un fauteuil.

— C'est pourquoi », poursuivit Wertheimer, toujours debout, « nous lui avons donné ce poste à la légation britannique de Pékin.

— J'ignorais que vous eussiez votre part dans cet exil », fit Duchemin, après un regard maussade à son interlocuteur.

« Oh ! avec moi, on ne sait jamais ! Quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que je répands quelquefois mes bienfaits sur des ingrats, à la façon de la Providence étourdie.

¹ Voir *Masques rouges*, même auteur, même collection.

— Mais on n'est pas ingrat, affirma Duchemin. Dieu sait que j'aurais volontiers aidé moi-même à éloigner Karlake et Sofia, au besoin jusqu'en Tasmanie ou en Patagonie, si ce lointain séjour avait pu le faire oublier de l'Institut Smolny.

— Puisque ledit Institut Smolny refuse obstinément de s'effondrer comme on le prédit chaque jour.

— Tout juste.

— Mais n'oubliez-vous pas que vous-même avez donné à la bande Smolny tout autant de raisons de vous déclarer indésirable ?

— Ah ! gronda Duchemin, moi je me tirerai toujours d'affaire. Ce qui me fâche, c'est que je n'ai plus personne à protéger. J'ai eu une fille pendant quelques semaines, le temps de me faire apprécier mes nouvelles responsabilités paternelles ; et voilà que Karlake l'emmène dans un pays lointain et que je n'ai plus qu'à me tourner les pouces en regardant venir l'âge mûr.

— L'âge mûr ? Pourquoi vous flatter ainsi ? Votre fille est mariée, mon vieux.

— Elle n'a que dix-huit ans...

— Vous en aviez vingt quand elle est née. Ce qui vous donne presque la quarantaine — vous êtes sur le point de retomber en enfance ! Oui, déclara solennellement l'Anglais, la sénilité est proche !

— Je sais ; et, tant que je sentirai le poids des ans, tout le monde abusera de ma faiblesse, vous y compris. »

Mais Wertheimer ne voulait pas entendre. « Ma foi, mon cher, je ne m'en étais pas encore aperçu, mais le fait est que vous devenez vieux. Et je me demandais aussi ce qui vous avait rendu si lent, prudent et timoré, ces temps derniers. Vous baissiez, réellement... tandis que je vous croyais simplement fatigué et désireux de prendre un congé.

— Cela se peut, fit Duchemin sans révolte. Je sens que j'ai bien gagné des vacances dans votre satané Service secret.

— Ah ! vous croyez ça ?

— Vous le croiriez vous aussi si vous aviez parcouru l'East End tout l'hiver en tenant votre vie entre vos mains.

— Mais... à votre âge... je penserais plutôt à prendre ma retraite qu'à demander un congé. »

Tout en sachant très bien que son interlocuteur plaisantait selon le jeu de l'humour anglais, M. Duchemin répondit avec aigreur : « Ma démission est à votre disposition.

— Je l'accepte, fit Wertheimer d'un air détaché. Elle prend effet à partir de maintenant. »

Duchemin ne répondit que par un grognement, qui montrait bien le peu d'agrément qu'il trouvait à un tel genre de conversation. Et Wertheimer ayant repris son fauteuil, tous deux gardèrent un moment le silence, un silence qui se prolongea si obstinément que Duchemin en conçut une sourde curiosité. Son visiteur, songea-t-il, aurait sûrement trouvé de quoi s'occuper à son bureau du ministère de la Guerre...

« Et à quoi, interrogea-t-il avec la nonchalante ironie du désintéret, à quoi dois-je l'honneur inattendu que me fait le premier sous-secrétaire du Service secret britannique... si c'est bien là votre titre ?

— Oh ! répliqua nonchalamment Wertheimer tout en vidant sa pipe, je n'étais entré que pour vous dire au revoir. »

Duchemin ne put réprimer un mouvement de surprise.

« Ah bah ! où comptez-vous aller ?

— Nulle part... et c'est tant pis ! Je veux dire que je suis venu ici pour vous souhaiter bon voyage et bon vent à la veille de votre départ des îles Britanniques.

— Et pouvez-vous me dire où je vais ?

— C'est à vous de le décider. »

M. Duchemin réfléchit un instant, puis annonça : « Je comprends, je vais avoir une mission sans but déterminé.

— Pis que cela : pas de mission du tout. »

Duchemin ouvrit de grands yeux.

« L'esprit souffle où il veut, affirma Wertheimer. Comment saurais-je où va souffler le vôtre, maintenant que vous êtes un homme libre, ne dépendant plus que de vous-même ? Je n'ai plus d'autorité sur vos déplacements.

— Le Service secret en a.

— Pas du tout. Ne venez-vous pas à l’instant de me remettre votre démission ? N’a-t-elle pas été aussitôt acceptée ?

— Voyons, que diable ?...

— Eh bien, si vous voulez savoir, se hâta d’interrompre l’Anglais, j’avais l’ordre de vous donner votre congé si vous refusiez de m’offrir votre démission. Ainsi votre lien avec le Service secret est coupé à partir de cette heure. Et si vous n’êtes pas sorti d’Angleterre dans les vingt-quatre heures, nous vous expulserons tout net. Et voilà.

— Je vois que j’ai eu tort de si bien servir l’Angleterre.

— Quel malin ! sourit Wertheimer. Voyez-vous, mon bon, nous vous aimons beaucoup et nous sommes résolus à vous sauver la vie. Le bruit nous est parvenu de Leningrad que votre nom est trois fois souligné sur l’Index expurgatoire du Smolny. Le nom de Karlake aussi. Honneur bien mérité par votre collaboration dans l’affaire Vassilievski. On a déjà mis Karlake à l’abri, mais vous restez en évidence, et c’est une calamité publique. Si vous vous attardez encore ici, cela finira par un verdict de “mort violente causée par un ou plusieurs inconnus”. Voici donc vos passeports et une somme d’argent convenable. Et, si vous réussissez à tout dépenser, nous saurons vous en faire parvenir encore. Vous comprenez : on ne paiera jamais trop cher pour être débarrassé de vous. Un contre-torpilleur vous attendra cette nuit à Portsmouth, avec ordre de vous débarquer au port de votre choix de l’autre côté de la Manche. Après cela... en ce qui concerne l’Empire britannique... que votre sang retombe sur votre tête. »

L’autre acquiesça, tout en jetant un coup d’œil dans l’enveloppe que son ex-chef venait de lui remettre, puis releva les yeux et dit avec un sourire entendu :

« Ce n’est pas la première fois que vous me congédiez de la sorte. Vous vous souvenez ?

— Bah ! vous avez aussi bien gagné le droit de vous appeler Duchemin que moi Wertheimer. »

Mais le sourire s’effaça des yeux de l’homme que l’Anglais préférait connaître sous le nom d’André Duchemin.

« Mais où diantre vais-je aller ?

— Ne me le demandez pas, protesta l’Anglais. Et surtout, ne me le dites pas. Je ne veux pas le savoir. Je crois presque à la télépathie, et je ne veux pas que vous soyez frappé de mort subite parce que quelqu’un aurait trouvé moyen de lire dans mon subconscient. »

Il prit congé peu après. M. Duchemin s’installa dans le fauteuil que son visiteur venait de quitter, pour résoudre ce problème : où aller ?

Après avoir réfléchi un moment, il ramassa distraitement le volume que Wertheimer avait lu... et il se demanda si celui-ci ne l’avait pas laissé à terre intentionnellement. C’était le *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, de Stevenson. Duchemin connaissait suffisamment ce livre et il n’eut pas besoin de recourir au texte pour savoir que là se trouvait pour lui la solution du problème.

S’il y avait une région en Europe où l’on pouvait se jurer à l’abri de la curiosité malsaine des rancuniers bolcheviks, c’était bien dans les Cévennes, ces montagnes peu connues du sud de la France, qui partent de la côte et remontent assez loin dans l’intérieur du pays.

CHAPITRE II

Voyage à pied

« Une petite localité, nommée Le Monastier, sise en une agréable vallée de la montagne, à quinze milles du Puy [...] fameuse par la fabrication des dentelles, par l'ivrognerie, par la liberté des propos et les dissensions politiques sans égales². » C'est par là que Stevenson avait commencé son « voyage avec un âne ». M. Duchemin suivit son exemple. Le quatrième jour après son départ d'Angleterre, il sortit du Monastier à pied, un volume de Montaigne en poche et un solide gourdin au poing — le gros sac tyrolien bouclé sur son dos permettant à ce voyageur bien moderne de se priver de la société d'un baudet.

Il faisait beau temps, il avait le cœur léger, il était heureux d'être à nouveau son maître. Il sourit plus d'une fois en pensant à ses ennemis, qui le cherchaient dans les bas-fonds des grandes villes européennes. Car, depuis la côte de la Manche jusqu'au Monastier, il avait suivi un itinéraire qui défiait toute poursuite, et il pouvait en toute assurance se persuader que son évasion opportune était passée inaperçue.

Durant deux semaines, il s'avança vers le sud sur les pas de Stevenson. Sa santé s'épanouissait à cette randonnée. Chaque jour, il se couchait avec les poules et se levait avec le soleil ; et plus d'une fois il lui arriva de loger à la belle étoile, avec la mousse pour oreiller, des branches feuillues pour matelas et le firmament en guise de veilleuse — un confort infiniment préférable à celui des auberges puantes qu'il croisait sur son chemin. Et, entre l'aube et le crépuscule, il marchait d'un pas conquérant.

L'exercice tonifiait ses muscles amollis par la vie citadine, les vents des hauteurs purifiaient ses poumons et excitaient son appétit. Le soleil tannait son visage et ses mains, faisait resplendir ses joues d'une santé nouvelle, et les rides qui marquaient ses traits s'estompaient peu à peu. De plus, comme en France on peut porter la barbe sans ridicule, il négligea son rasoir ; et ce fut là le meilleur des déguisements, bien que ce ne fût pas le but recherché. Car, à la fin de la seconde semaine, quand il fit tailler par un barbier de Florac cette hirsute broussaille, il eut peine à se reconnaître dans le masque barbu et bronzé qui lui apparut dans la glace.

Non que cela eût une quelconque importance pour lui. Il ne vit que peu d'individus sur sa route, et aucun que son œil vigilant identifiait comme lié à ses activités. La contrée qu'il arpentait était sauvage et isolée, et ses habitants rarissimes ; soucieux d'éviter les gros bourgs, il jetait son dévolu sur les sentiers les plus reculés qui sinuaient dans les paisibles collines ; les hommes qu'il venait à croiser étaient en majorité des paysans, des hommes bourrus et taciturnes dont la compagnie le ravissait. Si bien qu'il finit par oublier de tendre l'oreille en quête d'un coup de feu ou des pas étouffés d'un spadassin en embuscade.

Ce fut à Florac, sur le Tarnon, qu'il abandonna l'itinéraire de Stevenson. Tandis que celui-ci avait incliné à l'est vers Alès, Duchemin, pour s'arracher davantage à tout contact humain, continua de s'enfoncer dans la montagne.

Le temps restait superbe, les flots dorés du soleil faisant place la nuit venue aux caresses argentées de la lune. Entre de hauts remparts de pierre crénelés, qui dessinaient une mosaïque de rose, de marron, de jaune et de noir, le Tarn s'était frayé un cañon par où se précipitaient ses eaux, vertes au soleil et translucides comme le jade, à l'ombre d'émeraude profonde et d'un blanc crémeux dans les rapides. Les hautains profils de ses falaises se frangeaient de pins rabougris et de genévriers, et, çà et là, quelque château en ruine, le plus souvent abandonné, se détachait sur le ciel bleu. À dix-huit cents pieds plus bas, voire davantage, le Tarn se faufilait à travers des grèves de sable, des champs cultivés, des vergers, des plantations de châtaigniers et de noyers, et, de loin en loin, traversait des petits villages accrochés entre les falaises et l'eau.

² Robert Louis Stevenson, *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, d'après la traduction de Léon Bocquet, éditions Gérard Tisserand.

Sur la hauteur, par-delà les falaises, s'étendaient les causses, vastes plateaux arides et nus, sans autres accidents de terrain que parfois un tertre arrondi, un menhir ou un dolmen, et de grands trous qui s'ouvraient dans le sol comme des cratères refroidis et que les gens du pays nomment des avens. Une contrée bizarre, lugubre, inhospitalière, balayée des vents, livrée aux sept démons de la solitude...

La pluie emprisonna le voyageur durant trois jours dans un bourg appelé Meyrueis, agréablement situé dans la vallée de la Jonte, au confluent de la Jonte et du Butézon, à des lieues de distance du chemin de fer et du monde civilisé — ce monde d'agitation, d'incertitude et d'intrigue qui, ces temps-ci, lui apparaissait comme un asile d'aliénés.

Cet arrêt dans la monotonie de la marche quotidienne n'était pas pour déplaire à Duchemin, qui campa volontiers dans cette coquette petite ville, isolée au cœur de ce pays enchanté, où l'âme apaisée inclinait à songer aux mystères de la vie et de la mort.

Ici, songeait-il, rien ne peut me troubler ; et il est grand temps de savoir ce que je vais faire du reste de mes jours. Je n'ai que trop gaspillé ma vie, ne l'ai que trop gâchée en de vains plaisirs. Je ne dois pas oublier que je suis peut-être sur le point de devenir grand-père ; de toute évidence, il est de mon devoir le plus urgent de me réconcilier avec ce fait et de cultiver la gravité et le décorum qui s'imposent. Voici qu'il va falloir dire adieu à la jeunesse que j'ai en grande partie jetée aux orties, à la jeunesse, à l'aventure, à l'insouciance et à la séduisante tentation du romantisme.

Et notre aventurier voyait déjà ses lendemains, se voyait en bonnet, en blouse grise et en pantalon sali aux genoux, pourvu d'un début d'embonpoint que faisaient ressortir des taches de graisse, présidant aux destinées d'une de ces brocantes parisiennes miteuses, où des antiquités douteuses ramassent la poussière dans l'attente d'un chaland crédule ; et, quand viendrait le dimanche, il sortirait son plus beau complet, avec rosette à la boutonnière, se coifferait d'un galure usagé, et, un petit morveux à la main, irait se promener dans les squares ; oui, un bourgeois économe et respectable, tel serait le dernier avatar de la pierre qui roule !

Oui ; c'était bien cet avenir qu'il s'imaginait ; mais il aurait fallu une petite révolution pour que cette songerie devînt réalité.

Car, dit-on, si l'homme propose, c'est Dieu qui dispose...

Malgré cette résignation prématurée aux vertus bourgeoises, Duchemin fut bien aise de voir, le quatrième jour, un soleil radieux se lever sur Meyrueis. Dès huit heures, il était en route, se proposant de faire l'excursion du causse Noir et de Montpellier-le-Vieux (dont il avait ouï dire de curieuses choses), d'où il redescendrait par les gorges de la Dourbie pour être à Millau avant la nuit.

Il avait refusé de prendre un guide, malgré les conseils de son hôtelier. Les causses, avait dit le bonhomme, sont traîtres ; des gens se perdent parfois sur leurs plateaux, et on ne les revoit plus. Duchemin ne craignait pas de s'égarer, ou plutôt de ne pas arriver à la destination prévue ; au pire, il comptait sur sa bonne mémoire et sur son sens de l'orientation pour retrouver son chemin.

Il allait bientôt avoir occasion de se repentir de son outrecuidance...

La montée était dure au sortir de la vallée de la Jonte. Quand il parvint au sommet, le soleil avait déjà dépouillé toute végétation de sa parure de rosée et le causse ne montrait plus trace du déluge qui s'y était abattu pendant soixante-douze heures de suite. Le calcaire poreux absorbait l'eau, comme un Allemand la bière. Mais, si l'on s'arrêtait sur le bord d'un aven pour prêter l'oreille, on entendait sous ses pieds des bruits troublants, fuites d'eau et glouglous sinistres, qui révélaient dans les ténèbres souterraines l'existence de torrents au cours mystérieux.

La piste que suivait Duchemin — il n'y avait pas trace de route — serpentait parmi une forêt miniature de pins rabougris et de chênes nains, et, de temps à autre, se mêlait dans une petite clairière à dix sentiers pareils divergeant en toile d'araignée dans toutes les directions. Le voyageur ne pouvait se guider que sur le soleil. À un moment, il se trouva tout à coup au bord d'un ravin qui s'ouvrait dans la terre comme une cruelle blessure.

Gagnant une hauteur, il vit qu'à moins de faire un détour de plusieurs milles, il n'avait d'autre moyen d'atteindre l'autre côté que par les profondeurs du ravin lui-même.

La descente fut pénible, mais la montée qui suivit fut un vrai casse-cou, et il dut se reposer un bon moment avant de se remettre en chemin. Le soleil lui fut alors un ennemi. La sueur ruisselait de son

visage. Durant des heures, Duchemin avança ainsi, sans rencontrer une âme. Une fois il crut apercevoir à distance un château solitaire dominant un autre ravin ; mais ce n'était apparemment qu'une des nombreuses ruines propres au pays, et il s'abstint de s'approcher.

Bien après midi, le hasard le mena à un hameau dont la misérable auberge lui fournit du pain et du fromage avec une piquette claire et aigre. Il s'enquit d'un guide, mais le seul indigène présent, une épaisse et rébarbative brute, en apprenant que Duchemin voulait visiter Montpellier-le-Vieux, refusa hargneusement d'avoir affaire à lui. À plusieurs reprises durant son déjeuner, il entrevit par la fenêtre de l'auberge l'individu qui semblait l'épier avec une insistance singulière. Pour finir, la fille qui le servait consentit à le mettre sur son chemin.

Dans une gorge rocheuse, appelée le Rajol, fantastique comme un cauchemar de Gustave Doré, dans une chaleur de fournaise, il peina durant des heures. La paix du soir et ses longues ombres couvraient déjà la terre quand il déboucha de nouveau sur le causse. Alors il perdit son chemin une fois de plus, manqua le village de Maubert, où il comptait trouver un véhicule, ou tout au moins un guide, et dans le mystère pourpre et argenté d'une superbe nuit de clair de lune il se trouva en haut d'une montagne d'où il dominait Montpellier-le-Vieux.

La renommée de cette curiosité naturelle avait préparé notre voyageur à la reconnaître à première vue, malgré tout l'in vraisemblable du spectacle. Dieu sait quelles convulsions ou quel lent travail de la nature il a fallu pour créer cette merveille. Duchemin ne chercha pas d'explication scientifique et il reste aujourd'hui encore persuadé qu'un cyclope pris de démence a jadis édifié Montpellier-le-Vieux dans une heure de désœuvrement, créant une cité-jouet de titanesques monolithes pour l'oublier ensuite.

Il avait devant lui en apparence une ville d'au moins deux milles de long et un de large, un entassement d'habitations de toute forme et de toute dimension, un labyrinthe de rues étroites et tortueuses coupées çà et là de majestueuses avenues, avec des places publiques et de vastes cirques (il en dénombrâ au moins six), et des murailles dominées par une citadelle.

Mais ni porte ni fenêtre ne garnissaient la façade des bâtiments, aucune cheminée n'exhalait une spirale de fumée, ni véhicule ni piéton ne troublaient ces voies où poussait l'herbe... *Montpellier-le-Vieux, tu parles !* songea Duchemin. *Plutôt Montpellier-le-Mort — aussi mort que ces choses qui n'ont jamais vécu.*

Émerveillé, il descendit dans la ville de pierre et circula dans ses rues désertes, tout en se dirigeant vers l'extrémité sud, où il comptait trouver la route de Millau. Le choix de ce raccourci n'avait d'autre raison que la fatigue. Moins las, il eût préféré faire le grand tour. Il n'était guère enclin aux terreurs superstitieuses, mais il y avait quelque chose de sinistre dans la prodigieuse immobilité du lieu ; et, dans son silence, dans son absence totale de vie, la sensation d'une présence maléfique venue du fond des âges.

Le petit rire qu'il poussa échoua à le rassurer. De temps à autre, en arrivant au coin d'un grand monolithe, il se surprenait à épier avec méfiance il ne savait quoi, comme s'il se fût attendu à l'apparition de quelque rite effroyable, et il jetait des coups d'œil inquiets dans les avenues qu'il dépassait, ou regardait derrière lui dans la crainte d'un danger inconnu, qui le guettait sans cesse mais s'évaporait à la moindre alerte.

Si bien qu'au moment où un homme surgit tout à coup d'un rocher à trente ou quarante pas devant lui, Duchemin s'arrêta court, les nerfs en émoi, et eut peine à retenir une exclamation. Une apparition spectrale eût été moins surprenante ; en ce lieu et à cette heure, l'humanité semblait plus incongrue que le surnaturel.

Il comprit aussitôt que l'homme ne l'avait pas vu et ne se souciait pas de lui. Car un instant il resta là, lui tournant le dos et inspectant la direction que Duchemin allait prendre. C'était un gros gaillard vêtu d'un uniforme de simple soldat de l'A.E.F.³, costume le plus disgracieux et malséant qui ait jamais déshonoré la forme humaine.

Puis il se retourna à demi, adressa un signal rapide à un être invisible pour l'observateur et s'avança furtivement. Non moins furtivement répondit à son signal un individu qui portait le costume ordinaire

³ *American Expeditionary Forces* : Corps expéditionnaire américain en Europe durant la Première Guerre mondiale.

d'un paysan. Dès qu'il eut paru, tous deux s'éclipsèrent derrière un bloc de roche, et l'avenue de monolithes reprit son immobilité.